

TGCOM24 – 10 mars 2013, 14h00

“L’Interview du Dimanche”

**Entretien d’Alessandro Banfi avec le père Julián Carrón,
président de la Fraternité de Communion et Libération**

ALESSANDRO BANFI. *Bonjour au père Julián Carrón, président de la Fraternité de Communion et Libération. Merci d’être avec nous.*

JULIÁN CARRÓN. Merci. C’est avec plaisir.

Dans un article de la Repubblica, vous avez donné en quelque sorte le sens du geste [de Benoît XVI] en parlant d’un geste de liberté, qui est la parole clé de votre commentaire. Pouvez-vous nous l’expliquer ?

La signification me paraît très simple : une telle chose, un geste de cette dimension, ne peut pas s’expliquer uniquement à travers les facteurs qui semblent en être à l’origine – comme le courage, la difficulté, la situation de l’Église –, parce qu’il y a une chose que ces facteurs n’expliquent pas : la joie sur le visage du Pape. Cette idée m’est venue lorsque j’ai vu pour la dernière fois le Pape avec son visage resplendissant, avant que ne se ferme la porte de Castel Gandolfo. Nous pouvons donner toutes les interprétations que nous voulons, mais ce visage joyeux demeure, et chacun doit se demander s’il existe une interprétation en mesure de donner les raisons adéquates de cette joie.

Et alors, quel est le vrai sens de ce geste ?

Selon moi, il y a quelqu’un qui remplit le cœur du Pape, qui le fait déborder de cette joie que l’on voit sur son visage. Nous faisons tous ce type d’expérience. Ce n’est pas une stratégie, ce n’est pas quelque chose que nous pouvons nous octroyer nous-mêmes, ni quelque chose que nous pouvons atteindre à travers un quelconque processus bien réfléchi. Il s’agit de quelque chose que nous trouvons en nous lorsque nous vivons quelque chose de si grand, de si beau, que cela nous remplit au point que notre visage resplendit. C’est une plénitude qui est à l’origine de la liberté.

Ratzinger n’a pourtant pas une personnalité particulièrement émotive, et il le dit lui-même : « Je ne suis pas un mystique ». Son parcours a été très rationnel et aussi très intellectuel.

Et là aussi, il faut donner une explication adéquate, parce qu’il n’est pas une personne capable de prendre une décision de cette dimension sans en comprendre toute la portée et les conséquences, il ne pose pas un geste sans qu’il n’en soit pleinement conscient. C’est pourquoi, la joie dont nous parlons ne peut être réduite à une question sentimentale ; c’est une joie qui a une origine profonde, enracinée au plus profond de l’être. C’est pourquoi je disais... je me demandais : mais y a-t-il quelqu’un qui s’interroge sur ce qu’est le Christ pour Joseph Ratzinger, pour sa personne ?

Quiconque fait l’expérience d’un amour vrai, peut s’apercevoir que ce n’est pas une stratégie qui remplit la vie, mais c’est le fait de se trouver devant une présence qui, de manière surprenante, nous fait resplendir. Ce n’est qu’en partant de notre propre expérience élémentaire, de l’expérience élémentaire de notre vie, que nous pouvons comprendre l’expérience élémentaire d’un autre. Sans cela, nous restons dans notre interprétation, sans même regarder ce que nous avons devant nous ; et si quelqu’un nous demande, intrigué de nous voir si heureux : « Mais que t’est-il arrivé ? », aucun courage ou aucune stratégie ne suffisent à l’expliquer. « Pourquoi aujourd’hui es-tu content de venir travailler ? Que t’est-il arrivé ? » C’est une autre chose, c’est un Autre qui est à l’origine du visage que l’on voit chez ce collègue ou chez cet ami.

En somme, vous dites : [le Pape] a conduit l'Église à réfléchir sur sa propre nature, au sens le plus profond, c'est-à-dire sur Jésus-Christ.

Exact. C'est bien ce que le Pape a dit. La question consiste à comprendre ce qu'il en est, et il faut que les personnes qui regardent ce geste sans le réduire aient, d'une manière ou d'une autre, fait une expérience. Nous ne pouvons comprendre l'expérience d'un autre que si nous-mêmes nous en avons fait l'expérience, sinon nous ne pouvons pas la comprendre, et donc nous la réduisons et nous nous contraignons à donner d'autres interprétations. Seule une personne pour qui le Christ est réel, pour qui le Christ ne naît pas d'une création de l'imagination, d'une auto-conviction, d'un christianisme éthique ou réduisant tout à un niveau organisationnel, c'est-à-dire seule une personne pour qui le Christ est une vie, peut expliquer une chose de ce genre – comme le Pape l'a dit la dernière fois aux Cardinaux : l'Église est une vie qui émerge constamment de la présence du Christ. Je comprends que cela puisse ne pas être une explication pour nombre de personnes qui n'ont pas fait l'expérience du Christ comme quelqu'un de réel. Je comprends, c'est parfaitement compréhensible, parce que ce n'est que si nous faisons cette expérience – la même que ceux qui avaient rencontré le Christ et disaient : « Nous n'avons jamais vu une chose semblable » – que nous pouvons comprendre une expérience de ce genre.

Cependant, ce geste communique également une angoisse face au nouveau, au changement, à la réforme interne de l'Église.

Mais il me semble que dans tout ce que le Pape a dit par la suite, ces sujets sont présents. C'est comme s'il y avait dans ce geste non seulement un appel au nouveau – en énonçant ce qu'est l'Église et qui est le Christ – mais également une méthode : comprenez que si le Christ ne devient pas cela pour nous, il nous sera impossible de renouveler l'Église avec des stratégies ; et si nous ne nous convertissons pas à Lui – non pas au sens où nous entendons trop souvent le mot « conversion », comme quelque chose de moraliste –, si le Christ ne devient pas ce qui nous est le plus cher, le nouveau ne sera pas possible, parce que l'homme a un désir de plénitude : s'il ne la trouve pas dans une présence telle que le Christ, alors il la cherche ailleurs ; nous la cherchons tous ailleurs si elle n'est pas cela. C'est pourquoi, non seulement ce geste est en soi un rappel, mais il offre aussi une méthode et un chemin pour répondre à cet appel. Il ne s'agit pas seulement d'un rappel moraliste, il nous témoigne et nous montre la route, à l'instar de la première rencontre que l'évangile nous relate. Dans cette première rencontre, il y a la réponse et le chemin ; lorsque les deux premiers disciples, Jean et André, ont rencontré Jésus, ils ont rencontré une personne, une présence si exceptionnelle que là se trouvait le chemin ; et cela est si vrai que le lendemain ils sont retournés Le chercher, et ils sont ainsi devenus Siens pour le reste de leur vie. La question est de savoir si l'Église comprend que là se trouve la méthode : elle doit devenir présence, chaque chrétien doit devenir cette présence qui fait qu'en le regardant on a envie de le revoir le lendemain, car il est décisif pour notre vie.

Selon vous, quels sont les besoins de l'Église de nos jours ?

L'Église a besoin de ce que le Pape a indiqué lors de la proclamation de *l'Année de la Foi*, c'est-à-dire qu'elle a besoin, comme nous avons tous besoin à chaque moment de notre vie, de redécouvrir ce qui est arrivé quand nous sommes devenus chrétiens, de le redécouvrir comme quelque chose de fascinant, de nouveau, de véritablement attirant pour notre vie. Si nous réduisons cela à ce à quoi le christianisme est habituellement réduit – une organisation, une éthique, un spiritualisme, bref, tout ce qui n'est pas capable de saisir le moi dans sa totalité –, si cela ne saisit pas le moi dans sa totalité, alors nous cherchons satisfaction ailleurs. Il y a une phrase de Saint Thomas d'Aquin que j'aime beaucoup et qui résume bien tout cela : « La vie de l'homme consiste en l'affection qui le soutient principalement et dans laquelle il trouve sa plus grande satisfaction ». Le problème de la vie, que nous soyons croyants ou non, est de savoir où se trouve notre plus grande satisfaction. Dans toutes les présences que nous rencontrons, toutes les personnes que nous rencontrons à un certain moment

nous satisfont, mais très souvent cette satisfaction déchoit par la suite. L'unique question est donc de savoir s'il existe une présence avec laquelle la satisfaction non seulement ne déchoit pas, mais croît avec le temps, parce que sinon la vie perd son sens. Nous nous retrouvons bien dans la fameuse phrase d'Elliot : « Nous perdons la vie en vivant » ; or, la vie de nombreuses personnes se passe ainsi. À l'inverse, l'expérience chrétienne nous donne une autre possibilité : gagner la vie en vivant. Et nous constatons que c'est vrai parce que chez une personne de l'âge du Pape, nous ne voyons pas qu'il est perdant ; nous voyons qu'au sommet de sa maturité, sur son visage, cet homme gagne la vie en vivant.

Père Julián, je vous pose encore une question, peut-être banale, mais réaliste. Quel portrait-robot pourriez-vous faire du nouveau pape ?

Il me semble que c'est ce que nous sommes en train de dire, bien qu'il ne faille pas un portrait particulier : il faut un chrétien, un croyant, une personne qui puisse témoigner de la beauté du Christ, comme l'ont fait Benoît XVI et avant lui, Jean-Paul II – pour ne citer que les deux derniers papes ; parce que le problème aujourd'hui, dans un monde égaré – nous avons bien à l'esprit la situation dans laquelle nous nous trouvons, comme égarés, ou comme des bombes à retardement –, est que les personnes puissent trouver quelque chose à laquelle s'ancrer, quelque chose qui puisse vraiment répondre. Et il ne s'agit pas d'une organisation ou d'un comité, mais d'un chrétien, d'une créature nouvelle. J'ai l'air de réinventer l'eau chaude en disant cela, mais il s'agit simplement de ce que nous désirons tous : avoir à nos côtés, avoir devant nous une personne que l'on puisse regarder et qui nous fasse compagnie dans les choses fondamentales de la vie.

Vous avez cité le poète anglais Elliot. De fait, votre très aimé prédécesseur, don Giussani, au cours de l'une de ses interventions télévisées, répondait à la fameuse phrase d'Elliot « Est-ce l'Église qui a abandonné l'humanité ou bien est-ce l'humanité qui a abandonné l'Église ? » en disant : « Toutes les deux ». Et il continuait : « L'Église a honte du Christ ».

Oui, d'une certaine manière, oui. La question qui se pose est : pourquoi avons-nous honte du Christ ? Parce que, étant donné que nous ne l'avons pas découvert avec toute notre humanité, nous pensons que nous n'offrons pas la chose la plus grande que nous puissions offrir, que ce soit à nous-mêmes ou aux autres. Lorsque l'on fait un cadeau à quelqu'un, on est content de le lui offrir, on pense lui faire plaisir, lui donner ce qu'on a de mieux. Mais pour pouvoir offrir de cette manière, avec cette liberté, avec cette joie, avec cette liesse, il faut être convaincu qu'il s'agit d'un bien pour l'autre, et on ne le fait que si on est convaincu qu'il s'agit d'un bien pour lui. Alors c'est la même la question qui se pose toujours plus : qu'avons-nous de plus précieux ? Parce que si ce n'est pas le Christ que nous avons de plus précieux – comme le disais le fameux Soloviev – alors, il est difficile de ne pas avoir honte de Le proposer. Et l'on peut voir cette joie particulièrement chez les personnes qui Le rencontrent à nouveau, chez ceux qui viennent d'arriver et qui débordent de cette joie pour ce qu'ils ont rencontré, qui n'ont pas honte de le dire, qui sont convaincus d'offrir aux autres ce qui a été pour eux la découverte de leur vie, comme cela c'est passé dès le début et se passe encore chez ceux qui Le redécouvrent. Le problème est donc que l'Église puisse redécouvrir cela, que chacun de nous, en tant que chrétien, puisse redécouvrir cela.

Dans son dernier discours, recevant les prêtres du diocèse de Rome, Ratzinger a conclu ainsi : « le Christ vainc ! ». Comment cette affirmation est-elle vraie ?

Il s'agit d'une certitude métaphysique et existentielle. Le Christ, selon un dessein qui ne nous appartient pas, est vainqueur en ceux qui L'acceptent. À ceux qui l'acceptent, Il donne la puissance, le pouvoir, la possibilité d'expérimenter qu'ils sont les enfants de Dieu, c'est-à-dire qu'ils sont capables de pouvoir vivre cette plénitude qu'Il donne au point d'être vainqueur. Pourquoi... qu'est-ce que la victoire ? La victoire n'est pas un pouvoir, ni une hégémonie, ni une capacité de contrôle, de domination ou de possession envers l'autre, mais c'est la capacité de conquérir notre moi jusque

dans ses racines, la capacité de nous attirer au point de nous conquérir véritablement. Telle est la victoire du Christ. Sans elle, le christianisme n'a pas d'intérêt, ni pour nous, ni pour les autres.

Père Julián, merci d'être resté avec nous et encore bonne journée.

Merci